

## Souvenirs de Paul DENIS

### NOVEMBRE 1918

#### L'attaque du 1er novembre

\_ Le 31 octobre, le capitaine Le moine qui avait pris le commandement de la compagnie appela les chefs de section : on attaquait à un jour qui serait fixé ultérieurement. Préparer les paquetages d'assaut, compléter les vivres de réserve, compléter les munitions. Ce qui fut fait dans la journée. Dans la journée aussi nous reconnaissons les cheminements qui devaient nous amener à nos emplacements de départ.

Le soir on nous communique : J= 1er novembre. C'est demain. Nous gagnons nos emplacements. J'ai trois sergents avec moi, Garrett, un banlieusard de St Ouen, père de trois enfants, Perroquin, un Breton des Cotes du Nord, Lechaux, détaché pour l'attaque comme chef des coureurs au Rgt. Les hommes dont un certain nombre venu des derniers renforts. La Compagnie est Compagnie de tête et à droite ; le Bataillon est en deuxième échelon.

A 5h45 la préparation d'artillerie commence, moins dense que le 8 août. Ma section est couchée à la lisière d'un bois ; le tir de contre-préparation ennemi se déclenche ; quelques obus tombent à proximité ; ce sont des 77 heureusement sans grand effet. Un tombe très près de moi, un autre juste à l'endroit où est Perroquin ; je vais le voir : il n'a rien. Mais j'ai dû faire des "plats-ventre" et je me suis étalé dans un produit qui n'est pas très odorant. Enfin, l'heure H. J'entraîne ma section ; nous contournons le bois et dépassons la ligne de départ que le 2ème Bataillon vient à peine de quitter. Un feu extrêmement violent de mitrailleuses est déclenché. Devant nous, Perroquin et moi, des hommes sont couchés, morts. C'est la 6ème Compagnie, dont l'attaque est arrêtée net. Nous ne tardons pas à être visés et nous nous couchons ; nous faisons les morts, des balles claquent. Par chance nous n'avons rien, et nous profitons d'une accalmie pour nous abriter derrière un mouvement de terrain ; puis je reviens vers ma section et la remet en ordre. Rien à faire pour le moment.

Je vais prendre contact avec la section qui est à ma droite. Toute la Compagnie est engagée en première ligne dans un trou qui sépare le régiment de la Division voisine ; elle est clouée au sol. J'emmène avec moi Brunier, un jeune Normand, dont c'est le baptême du feu, il tremble comme une feuille. Je vais à travers bois jusqu'au talus de la route que je franchis ; au retour, je suis pris à partie par une mitrailleuse ; j'échappe de justesse au tir, car couché par terre, je vois des branches fauchées un peu plus haut que moi : Dieu, que les balles claquent fort dans les branches.

Je rejoins ma section, et nous sommes bombardés avec des mines par les allemands. On n'entend pas les coups arriver. Éclatement strident. On se fait tout petit. Le sergent qui me remplace à la 3°C.M. et qui marche avec la Compagnie est blessé mortellement.

A trois heures l'attaque reprend ; je devance ma section jusqu'à une série de trous où se trouvent quelques cadavres allemands. Je fais quelques prisonniers qui font camarade. Une mitrailleuse qui tirait à droite se tait. Nous prenons une mitrailleuse que nous retournons vers les allemands. Rien à notre droite, ni à notre gauche.. Devant nous la forêt de l'Argonne, profonde, mystérieuse ; je n'ose m'y engager avec mes 20 hommes et j'attends. Garret me dit : "ne vous exposez pas tant. ; je ne comprends que vous ne vous soyez pas fait descendre aujourd'hui".

L'attaque a échoué. A notre gauche, le 16<sup>o</sup> Bataillon de Chasseurs a eu de Fortes pertes et n'a guère progressé ; chez nous, le 1er Bataillon a forcé, et est arrivé sur le 1er objectif ; mais là les allemands les contre attaquent ; il ne revient que 2 officiers et 40 hommes. Fortis a une balle dans la cuisse et malgré sa défense farouche, il doit se rendre ; il n'a plus de cartouches. Au Bataillon, le chef de Bataillon est blessé. L'adjudant-major le capitaine Hinault a une balle dans le ventre et meurt ; il dit : "*c'est malheureux de se faire tuer à la fin de la guerre. Vous direz à ma femme et à mes enfants que je meurs en ayant fait tout mon devoir*". C'était un très chic type. A la Compagnie, la perte la plus sensible fut celle d'Egasse, tué d'une balle au cœur. Il venait de se marier à Paris. Rentrant le 31 octobre, il apprend qu'on attaque le lendemain ; Je suis sergent, ma place est là-haut. Il est tué à 6H15. Quand quelques jours plus tard les sergents Allaire et Dochy iront voir Madame Egasse, elle tombera évanouie à l'annonce de la mort de notre pauvre et cher camarade.

La nuit du 1 au 2 se passe sur la 1ère ligne allemande. Le lendemain un avion vient nous demander où êtes-vous ? Nous signalons notre présence et nous progressons. Quelques coups de 75 au-dessus de nos têtes ralentissent notre progression. Pris un fusil anti-char. Nous traversons l'Argonne dans un taillis très dense. Le Régiment a reconstitué 2 Bataillons. La Compagnie est commandée par le Lieutenant Séga, il vient du dépôt où il a séjourné plusieurs années, aussi son autorité est faible et il n'en impose guère malgré sa taille. Dans une descente nous sommes pris à partie par des mitrailleuses dont les balles claquent dans les branches ; il y a des blessés. Nous avançons jusqu'à une lisière de bois ; j'en débouche sous les balles avec ma section, car j'ai reçu l'ordre d'occuper l'autre lisière. Je dois rechercher sous les balles le grand Pigasse qui reste couché. J'atteins la lisière et m'enfonce dans le bois ; la mitrailleuse ennemie est loin derrière nous. Nous attaquons une lisière après avoir marché longtemps ; personne à droite, personne à gauche, pas d'ennemi devant. J'attends une paire d'heures et finalement la Compagnie du Bataillon arrive derrière nous, surprise de nous trouver là.

Nous traversons ensuite le village de Toges et nous arrivons à une petite clairière assignée à la Compagnie comme emplacement de bivouac. Il pleut ; je suis harassé, et me couche sur le dos recouvert de ma couverture et de ma toile de tente. Garret et Perroquin prendront le quart à ma place, me voyant si fatigué. Chics types.

Le lendemain, je suis transi. Garret m'offre un peu d'eau de vie allemande qui me semble excellente. Le 1er et le 2, nous n'avons pas eu de ravitaillement ; si on peut manger quelque chose, en revanche, il n'y a pas de boisson et je souffre cruellement de la soif. Avec mon quart, je racle les feuilles des arbres pour y ramasser la goutte d'eau qui y perle. Il en faut beaucoup pour avoir une petite gorgée. Je suce les manches de mon manteau.

Le 3, nous continuons à progresser ; l'ennemi a rompu le contact. Quelques obus à bout de souffle éclatent dans les bois sans faire de mal. Nous entrons à Belleville sur Bart où des gens, des civils, sont délivrés après 4 années et plus d'occupation allemande. Le village a été bombardé à gros calibre ; dans une maison, des cadavres allemands ; dans la rue, une carcasse de cheval dont on a tiré tout ce qui est comestible.

On parle de nous engager vers Le Chesne. Un artilleur du 61 retrouve à Bar sa famille qu'il n'avait pas revue depuis 1914. Leur joie réciproque est grande.. On les félicite. On sent déjà la joie de la victoire, mais c'est chèrement payé, car le Régiment a perdu 22 officiers et 600 hommes dans cette affaire.